

La tentation du désordre

Caroline Garand

Numéro 130 (1), 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1313ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garand, C. (2009). La tentation du désordre. *Jeu*, (130), 134–139.



Carrefour international de théâtre de Québec

CAROLINE GARAND

LA TENTATION DU DÉSORDRE

C'est sur le thème du désordre que Marie Gignac, assurant désormais seule la direction artistique du Carrefour international de théâtre de Québec, a placé la neuvième édition du festival¹. Après les déboires de 2006, alors que le Carrefour a passé très près de ne pas avoir lieu, le mot faisait certes sourire. Pourtant, choix heureux s'il en est un, le désordre est non seulement « une condition préalable à la création² », mais peut-être aussi le concept qui rend le mieux compte de l'expérience du spectateur dans ce type d'événement où l'éclectisme est de rigueur. Et, en cette année de défi, où la directrice artistique non seulement se retrouvait seule, mais visait l'annualité pour le festival, le désordre fut productif et stimulant.

Ainsi, de la critique tantôt acerbe, tantôt légère que fait Robert Lepage de la société contemporaine dans *The Busker's Opera* au questionnement intimiste sur la matière que propose Pierre Meunier dans *Au milieu du désordre*, en passant par le joyeux cynisme de Dave St-Pierre dans *Un peu de tendresse bordel de merde !* et la confrontation entre horreur et ludisme au centre de *la Grande Guerre* de la compagnie néerlandaise Hotel Modern, la programmation de l'édition

2008 remplissait bien sa mission d'en offrir pour tous les goûts et de proposer des spectacles différents de ceux de la saison régulière, tout en présentant une certaine unité. Au-delà du chaos recherché, exhibé, revendiqué par les créations sélectionnées, c'est peut-être la tendresse commune pour l'humain et sa fragilité qui surprenait le plus et se présentait comme l'élément générateur de désordre à une époque où cynisme et noirceur prennent des allures de normes. De noirceur, il n'y avait pas, ou peu, ou dosée avec soin et intelligence, et le répit était le bienvenu.

Regards-9

Deuxième pièce à prendre l'affiche dans le calendrier du festival, *Regards-9* marquait explicitement l'inscription du Carrefour dans les festivités du 400^e anniversaire de la ville de Québec, dont les différents quartiers ont servi de points de départ aux neuf auteurs³ de ce spectacle composite. Convivial jeu théâtral destiné à impliquer le public au-delà de son rôle passif habituel, *Regards-9* n'était pas sans rappeler *Passion Fast-food* (1990), autre spectacle signé Michel Nadeau avec le Théâtre Niveau Parking. Ainsi, guidés par un Jacques Leblanc ironique faisant office de maître de cérémonie, les spectateurs devaient non seulement choisir les textes à jouer parmi les neuf

1. Cet article ne prend en compte qu'une partie de la programmation du 9^e Carrefour international de théâtre de Québec : *Seagull Play (la Mouette)* a été abordé dans *Jeu 129*, à propos du Festival TransAmériques 2008 ; *Un peu de tendresse bordel de merde !* a été dans *Jeu 125* ; *Secret* fait l'objet d'un article de Françoise Boudreault, qui suit celui-ci.

2. Programme officiel de l'événement, p. 2.

3. Marie Brassard, Jean-Marc Dalpé, Koffi Kwahulé, Robert Lepage, François Létourneau, Alexis Martin, Anne-Marie Olivier, Michel Nadeau et Marc Prescott.

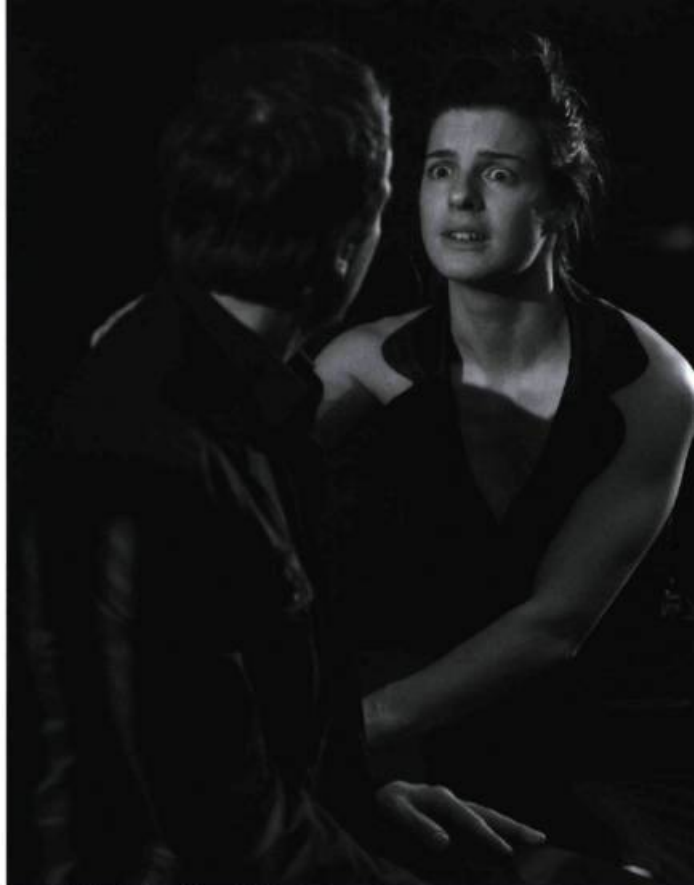
proposés, mais aussi dans quel registre, puisque deux mises en scène étaient prévues pour chacune des neuf courtes pièces. Si l'expérience n'était pas toujours concluante, dans la mesure où certains textes s'intégraient mal dans l'ambiance légère présidant à la représentation – on pense à l'*Ave Maria* de Koffi Kwahulé, dont la densité poétique aurait été mieux servie dans un autre cadre –, l'ambiance elle-même assurait le succès de la soirée. En effet, la facture singulière de *Regards-9* accordait une place privilégiée au spectateur, qui pouvait se livrer sans complexe au plaisir d'avoir son mot à dire sur le déroulement du spectacle tout autant qu'à celui, habituellement interdit et un peu puéril, de chuchoter avec son voisin entre deux scènes pour commenter ou critiquer à la fois l'action et les choix des autres spectateurs. De fait, ce sont les textes à tonalité humoristique qui passaient le mieux la rampe, particulièrement *Rencontres rapides* de Marc Prescott et *Happy End ?* de Jean Marc Dalpé. Amusant et festif, *Regards-9* a pourtant les défauts de ses qualités et, au-delà du contexte spécifique des fêtes du 400^e, son intérêt demeure discutable, bien qu'il ait été par la suite programmé dans la saison régulière 2008-2009 de la Bordée, coproductrice du spectacle.

Au milieu du désordre

En ce sens, tout autre est *Au milieu du désordre*, coproduction des compagnies françaises la Belle Meunière et Arcadi, qui relève plutôt de l'universel et de l'intemporel. Sous-titré « Conférence-démonstration sur le tas, la spire, la chute et l'air », le spectacle solo de Pierre Meunier est un véritable tour de force entièrement basé sur la présence en scène et le brio de son auteur-interprète. Au-delà du texte et de ses qualités évidentes – Meunier jongle avec les mots comme la majorité avec les banalités –, la réussite du spectacle passe par un acte de séduction qui est loin d'être gagné d'avance : sans personnage bien campé, sans récit à raconter, sans décor autre que ses pierres et ses ressorts, le comédien doit conquérir un public d'abord un peu mal à l'aise, qui ne sait trop à quoi s'attendre.

C'est en jouant de ce malaise, en l'utilisant, qu'il parvient d'ailleurs à rompre la glace. S'amenant en scène, après un long silence, avec un seau rempli de cailloux, il se dirige vers le spectateur assez inconscient⁴ du danger pour avoir choisi le premier siège de la première rangée et lui demande de faire passer les cailloux aux autres. La salle étant disposée en demi-cercle, ceux-ci circulent tout au long de la première rangée avant de revenir vers le comédien, qui en fait un tas. Si le spectateur interpellé passe très rapidement les pierres à son voisin, pour s'en débarrasser, Meunier lui dit de prendre le temps de toucher, de sentir la matière ; si le spectateur s'exécute, Meunier lui rappelle qu'il n'a pas toute la soirée devant lui. Le but de ce petit jeu, outre de faire rire la salle (peut-être de soulagement), est d'intégrer les spectateurs dans la performance, soit parce qu'ils touchent les pierres – lourdes, souvent recouvertes de sable –, soit parce qu'ils observent le processus. Ce faisant, ils sont obligés de s'arrêter et de se regarder comme spectateurs. À quelques reprises durant la performance, Meunier revient vers le spectateur interpellé au départ, lui demande de tenir des objets, le prend à partie d'un regard. Et ce rituel est nécessaire, car le discours philosophico-poétique pourrait

4. En l'occurrence, moi, soyons honnête...



Happy End ? de Jean Marc Dalpé, l'un des textes composant *Regards-9*, mis en scène par Michel Nadeau (Théâtre Niveau Parking/Théâtre de la Bordée). Spectacle présenté au Carrefour 2008. © Jean-François Landry.



Au milieu du désordre de Pierre Meunier (la Belle Meunière, France), présenté au Carrefour 2008. © Alain Julien.

aisément être perçu comme hermétique. Pour en jouir, il faut y entrer et, pour y entrer, il faut se sentir concerné. Sinon, tout n'est qu'élucubrations sans conséquences. Les habitués des spectacles de monologues connaissent bien cette utilisation de la fonction phatique du langage.

Le discours lui-même est un feu roulant d'envoies poétiques, de jeux de mots, de détournements de sens, de citations vraies et fausses, qui ne semblent aller nulle part tout en transportant les spectateurs en de multiples lieux de réflexion. Jamais moralisatrice ni gratuite, la parole part des pierres pour parler de l'humain, de la vie, de ce qui importe et de la lenteur. Seule petite fausse note dans cette conférence autrement aussi loufoque que touchante, Meunier reprend l'image, vieille comme la Bible et certainement plus éculée, du petit enfant qui comprend l'essentiel là où ses parents, programmés par la vie sociale, s'extasient devant le superficiel : l'enfant joue avec un tas de sable plutôt que d'admirer Versailles.

An Oak Tree

Un peu de la même manière que *Regards-9*, *An Oak Tree* de la compagnie News From Nowhere (Royaume-Uni) propose aux spectateurs un jeu théâtral simple en apparence : un comédien invité, qui ne connaît rien de la pièce qu'il s'apprête à jouer, est guidé par Tim Crouch, acteur, auteur et metteur en scène de l'œuvre. La seule préparation du comédien invité consiste en une rencontre d'une heure, précédant immédiatement la représentation, au cours de laquelle Crouch discute avec lui, le sécurise par rapport à ce qui vient, lui assure qu'il ne peut pas se tromper. Une fois la représentation commencée, les indications sont transmises au comédien sur des bouts de papier, chuchotées à son oreille ou par le biais d'écouteurs. Tout autant que les spectateurs, le comédien, qui en est le représentant sur scène, se trouve dans le noir, sans idée claire du lieu où l'entraîne l'action, à la merci de Crouch.

Les prémisses, il va sans dire, sont séduisantes et riches de possibilités, mais hélas ! le spectacle n'est pas toujours à la hauteur de ses promesses, malgré quelques instants de grâce. Le premier écueil est l'histoire servant de canevas au numéro de funambule du comédien invité qui est, globalement, d'une insignifiance presque insupportable tant elle semble tirée du répertoire mélodramatique des téléromans : un homme dont la fille a été tuée dans un accident d'automobile assiste au spectacle d'un hypnotiseur qui se trouve être le conducteur à l'origine du drame. Ensemble, le premier étant la victime plus ou moins consentante du second, ils vont revivre le traumatisme qui les unit. Pour convaincre, une telle trame demande un dialogue tout en finesse et en nuances, ce qui était presque impossible dans les circonstances. De fait, les répliques semblaient pour la plupart convenues et tombaient à plat. Le second écueil est le peu de liberté accordée au comédien invité, dont chacune des interventions est prévue dans les moindres détails. Compte tenu des règles du jeu établies au départ, on pouvait s'attendre à une certaine part d'improvisation, qui ne s'est pourtant jamais matérialisée, laissant un vide un peu incompréhensible. Le soir de la première, c'est Kevin McCoy qui se prêtait à l'ex-

périence, et son jeu introverti, s'il le rendait particulièrement sympathique, mettait encore plus en évidence le manque de nuance du texte. Sans qu'il ait été question de réticence ou de refus de la part de McCoy, sa réserve naturelle prenait à certains moments des allures de distance ironique qui contribuait peu à renforcer un jeu de miroirs auquel le spectateur, pourtant, ne demandait pas mieux que de s'abandonner.

La Grande Guerre

Par contraste, l'expérience fort différente proposée par Hotel Modern (Pays-Bas) est une réussite à tous points de vue. Curieux mélange de ludisme et de tragique, *la Grande Guerre* parvient en effet à rendre les horreurs de la Première Guerre mondiale à travers le prisme d'un jeu d'objets tout aussi enchanteur que déroutant. Et dérouté, le spectateur l'est bien, hésitant entre émerveillement devant l'ingéniosité du dispositif et la beauté plastique des images, et horreur devant le réalisme souvent saisissant des tableaux qui se créent devant lui. Un spectateur, jeune adulte, décrivait son enchantement en disant que tout homme y retrouvait le plaisir d'enfance de jouer avec ses blocs Lego et, bien que le commentaire semble incongru ou superficiel, il touche cependant quelque chose d'essentiel, soit l'imagination débridée au centre de la création qui ne séduit que pour mieux engendrer le malaise. Derrière la légèreté du jeu se cache une réalité insoutenable dont la représentation est à la fois distanciée par l'esthétisme singulier du spectacle et banalisée par l'utilisation de la correspondance réelle d'un jeune soldat pour seul texte.

La dimension ludique est présente dès l'entrée du public dans la salle, alors que le dispositif est à vue, sur la scène en contrebas : d'un côté une grande table couverte de terre, de l'autre l'espace réservé au compositeur Arthur Sauer qui assure l'environnement musical et sonore, au fond l'écran sur lequel est projetée l'action filmée en direct. En guise de prologue, l'équipe néerlandaise (Herman Helle, Pauline Kalker et Arlene Hoornweg) propose une exposition caricaturale des origines du conflit – objets déplacés sur une carte et cigares de diverses grosseurs marquant les alliances –, à la suite de quoi seul Prosper, le jeune soldat ordinaire dont les lettres furent achetées chez un antiquaire par un proche de la troupe, est le seul à occuper l'espace de la parole. Le choix est judicieux, car loin des envoies héroïques auxquelles nous ont habitués les mégaproductions cinématographiques sur la guerre, la banalité des mots et des sujets abordés n'en apparaît que plus poignante. Simple, cette parole est aussi avare d'elle-même, laissant du coup presque toute la place aux paysages miniatures qu'arpentent les minuscules bottes du soldat, s'enfonçant dans la boue des tranchées. Entre le feu d'une forêt de persil et un naufrage simulé dans un aquarium à l'eau trouble, les images sont d'une cruelle beauté, et la réflexion qu'elles suscitent sur l'absurdité de la guerre n'en est que plus efficace du fait du contraste. Pour les heureux spectateurs de la première rangée s'ajoutait l'intérêt de la proximité des acteurs-manipulateurs et des maquettes, et donc la possibilité de regarder la construction des tableaux ou le résultat à l'écran.



La Grande Guerre, spectacle de Hotel Modern (Pays-Bas), présenté au Carrefour 2008. © Arwen Linnemann.



The Busker's Opera, mis en scène par Robert Lepage (Ex Machina) et présenté au Carrefour 2008. © Erick Labbé.

The Busker's Opera

Pour Ex Machina et son *Busker's Opera*, il y a aussi tout lieu de parler de réussite. Au terme d'une aventure qui avait commencé en 2002, avec le projet de mise en scène de *l'Opéra de quat'sous* du duo Brecht-Weill pour lequel les droits avaient été refusés, la production finalement basée sur le *Beggar's Opera* de John Gay finissait son parcours à Québec, dans une version épurée et réglée avec minutie. Des difficultés créées par les ayants droit de Brecht et de Weill, dont le refus avait été motivé par la trop grande liberté prise dans l'instrumentation, l'équipe de production a su tirer parti. Ainsi, l'adaptation, signée Robert Lepage et Kevin McCoy, fait passer l'action du Londres du XVIII^e siècle au monde d'aujourd'hui, le trop charnel Macheath prenant la figure du chanteur d'un groupe rock en pleine ascension. Peachum, lui, devient l'agent, arriviste et vulgaire à souhait, que Macheath doit fuir après avoir été pris en flagrant délit de « fornication » avec sa fille Polly.

La transposition permet de jeter un regard sans pitié sur le *star system*, métonymie de l'époque actuelle, avec ses excès et ses dérapages, tout en écorchant au passage ceux qui font leur profit des droits d'auteur. Difficile, donc, de ne pas y voir une boutade ironique aux ayants droit susmentionnés, sans que pourtant les adaptateurs se limitent à eux. En fait, tout y passe. Enfant de son époque, Macheath ne saurait demeurer en son pays, et c'est vers les États-Unis que le conduit sa fuite effrénée, fournissant par le fait même ample matière à critique sociale. Si l'incontournable caricature du politicien républicain paraît un peu facile, quoique d'une drôlerie rendue irrésistible par l'utilisation d'un écran placé à l'endroit de la tête du comédien et grossissant son visage de telle sorte que ce dernier apparaît comme un guignol difforme, il y a un certain risque à toucher l'épineuse question du conflit Juifs-Arabs par le biais de Polly et Lucy, rivales dans leur course à l'amour, à une époque où l'humour politique est singulièrement frieux. Irrévérencieuse, la représentation ne l'est pas seulement par le prétexte qui lui permet de prendre place, mais aussi et surtout par l'apparition de bulles, comme dans les bandes dessinées, qui reproduisent, dans leur alphabet respectif, les propos enflammés des deux furies. Ces procédés, usuels dans les productions d'Ex Machina, foisonnent dans le *Busker's Opera*, au grand plaisir d'un public qui en redemande d'un spectacle à l'autre.

Un autre avantage indéniable de la transposition est l'éventail de possibilités qu'elle offre sur le plan musical, éventail qu'ont largement exploré les créateurs. Du rock à la musique de cabaret, en passant par le jazz, le rap, le country, la musique figure dans de multiples états, entraînant le public qui applaudit après chaque numéro, comme s'il s'agissait d'une soirée de cabaret. La présence des musiciens sur scène accentue, par ailleurs, cette impression. La scène elle-même change constamment grâce à ces dispositifs scéniques si chers à Lepage, dont un écran qui se déplace partout sur la scène et un castelet devenant tour à tour cabine téléphonique, mur d'une cellule de prison, bar dans un bayou.

Profondément ancré dans la réalité actuelle mais non sans tendresse, coloré, festif, multidisciplinaire, le *Busker's* est représentatif du Carrefour 2008 : il a ses faiblesses, certes, mais les forces l'emportent de beaucoup. Les spectacles variés composaient, en l'espace de dix-sept jours, un lieu de découverte qui, loin de se limiter aux formes théâtrales reconnues, offrait un tissage multidisciplinaire des plus stimulants, dans lequel le théâtre plus traditionnel côtoyait, entre autres, le cirque, le monologue intimiste, la danse et le cinéma. La réponse du public a été à la mesure des efforts mis à le séduire, et c'est d'une assistance record qu'ont pu faire état Marie Gignac et Dominique Violette, directrice générale, lors du bilan du festival. En effet, plus de 20 000 spectateurs ont assisté aux différentes productions, deux spectacles ont joué à guichets fermés, *La Marea* a attiré à elle seule plus de 8 000 spectateurs sur la rue Cartier. Dans un contexte pour le moins difficile, le Carrefour a fait la brillante démonstration de son importance pour Québec et, plus encore, de la nécessité du passage à l'annualité. ■

Yves Hunstad de retour au Carrefour

Du 27 mai au 13 juin 2009, le Carrefour international de théâtre de Québec offrira sa dixième édition complète depuis sa fondation. Événement biennal jusqu'à présent, ayant lieu les années paires dès 1992 (alors qu'il avait pris la relève de la Quinzaine internationale du théâtre de Québec, fondée en 1984), le Carrefour a aussi présenté des éditions intercalaires depuis 1997, nommées les Rendez-vous du Carrefour, puis Théâtre d'ailleurs. En fêtant sa dixième édition, le Carrefour devient annuel.

Bien que la programmation doive être dévoilée le 15 avril 2009, *Jeu* a pu — une fois n'est pas coutume ! — mettre la main sur quelques primeurs. Afin de célébrer l'anniversaire et le nouveau départ du Carrefour, la directrice artistique Marie Gignac a voulu organiser un « festival de retrouvailles », en invitant plusieurs artistes ayant marqué le Carrefour depuis le début à venir montrer leurs derniers travaux. Parmi eux, Yves Hunstad fera exception puisqu'il présentera deux spectacles : l'extraordinaire solo *La Tragédie comique*, qu'il avait joué en 1992 (mais « revisité à la sauce 2009 », précise Marie Gignac), et qui constituera le spectacle d'ouverture, et une pièce à plusieurs interprètes et beaucoup plus récente de sa compagnie, la Fabrique imaginaire : *Voyages*. Ce sera la première fois qu'une compagnie présentera deux spectacles au Carrefour.

Ajoutons que le format du festival sera un peu réduit quant à la sélection officielle (dix spectacles) et que, comme en 2008, on concentrera plusieurs pièces pendant les fins de semaine. On renouvellera l'aventure des chantiers avec une dizaine de spectacles et l'on confiera la création d'un événement extérieur gratuit à Frédéric Dubois, qui fera appel au chorégraphe Harold Rhéaume (compagnie le Fils d'Adrien danse), à Pascal Robitaille (machines sonores), à Claudie Gagnon et à Véronique Côté, sur le thème de la ville la nuit, du secret, du rêve, du cauchemar. Le titre reste évidemment à trouver. Enfin, le site Web du Carrefour a fait peau neuve ; on trouve maintenant à <<carrefourtheatre.qc.ca>> la liste des 176 spectacles présentés depuis le début.

Michel Vais